

**Mohamed Mbougar SARR**

*Terre ceinte*

(Présence africaine, Paris, 2014, 254 pages, 8,40 €)



**La littérature comme évocation d'une réalité sociale et géopolitique**

Le jeune écrivain sénégalais Mohamed Mbougar Sarr, né en 1990, a été récompensé par le Prix Goncourt 2021 pour son roman *La plus secrète mémoire des hommes*, exactement 100 ans après l'attribution du Prix Goncourt, pour la première fois, à un écrivain noir, René Maran, pour *Batouala. Véritable roman nègre*.

Cette récompense est amplement méritée pour ce

jeune auteur extrêmement talentueux, qui avait déjà publié plusieurs romans, dont *Terre ceinte*, son premier roman, dont le titre est un jeu de mots (« sainte »/ « ceinte »). Dans ce roman, qui se déroule dans une ville nommée « Kalep » (évocation d'Alep en Syrie ? Ou d'une ville d'Afrique subsaharienne ?), dans la province du « Bandiani », dans un pays appelé le « Sumal », qui pourrait évoquer le Mali, la population est confrontée à la montée en puissance d'une idéologie intégriste et obscurantiste, portée par des hommes violents, faisant partie de la « Fraternité », qui sèment la terreur et la désolation dans les territoires qu'ils conquièrent, le pays étant alors coupé en deux, la moitié Sud étant déjà passée sous le joug des islamistes, organisés quasi-militairement.

Cela fait penser à la Syrie, où règne la guerre civile depuis 2011, ou bien aux actions de « Boko Haram » (terme signifiant « l'éducation occidentale est interdite ») au Nigeria, ou des « chebabs » (« al-Shabaab », « la jeunesse ») en Somalie,

ou du MUJAO (Mouvement pour l'unicité et le djihad en Afrique de l'Ouest) au Mali, ou encore d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI) au Sahel.

On y suit le destin malheureux d'une femme, Ndey Joor Camara, fouettée jusqu'au sang par les intégristes parce qu'elle n'avait pas bien mis son voile. Elle souffre aussi de voir son fils aîné, Ismaïla, adolescent brillant et enjoué, s'isoler et glisser peu à peu dans l'islamisme, étant endoctriné par des vidéos regardées sur internet. Il devient froid et distant avec sa famille, puis s'enrôle dans la « Fraternité ».

On y voit la destruction par le feu, par les islamistes, des éléments du patrimoine local, et notamment de manuscrits anciens d'une valeur inestimable, classés sur la « Liste du patrimoine mondial » de l'Unesco (même si l'organisation internationale n'est pas nommée expressément), ce qui provoque la réaction indignée des démocraties occidentales. L'auteur déplore au passage que ces démocraties ne réagissent que lorsque des vieux papiers ou des vieilles pierres sont détruites, au nom du « patrimoine », et non pas lorsque des êtres humains sont

tués. Il analyse : « L'idéologie [islamique] craint l'écriture des livres qu'elle pense dangereux. [...] Ce que l'idéologie craint et hait, c'est que l'écriture des livres dangereux soit le fruit d'une aventure libre de l'intelligence ; ce qu'elle brûle et veut nier *aussi*, c'est l'Histoire même de l'intelligence libre, dont l'écriture est à la fois le terme et le signe ». (p. 314-315). L'auteur évoque aussi la phrase célèbre attribuée au grand intellectuel malien Amadou Hampâté Bâ : « en Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ». Avec cette phrase, Hampâté Bâ, vers 1960, voulait attirer l'attention de l'Occident sur le danger de voir la culture orale africaine s'effacer et appelait à ce que l'Unesco mène des actions pour mettre par écrit cette culture en voie de disparition. Mohamed Mbougar Sarr, lui, veut souligner le paradoxe que désormais, pour les Occidentaux, c'est moins grave de voir des vieillards, des femmes et des enfants africains mourir que des éléments matériels du patrimoine être détruits.

Note d'espoir dans ce panorama de désolation, l'auteur décrit les efforts conjoints d'un petit groupe d'habitants, qui se

réunissent secrètement dans le sous-sol du café tenu par le « Père Badji », afin de résister à cette avancée de l'obscurantisme. Ils confectionnent secrètement un journal et le distribuent clandestinement. En lisant ces pages, on est tenté de faire le parallèle avec les actions des Résistants en France lors de la Seconde Guerre mondiale.

Cependant, cette note d'espoir est de peu de poids face au rouleau compresseur des islamistes, lourdement armés, qui se livrent à des représailles massives sur le petit groupe de Résistants et sur tous les habitants qui lisent ce journal.

L'auteur nous amène à nous mettre dans la peau d'un islamiste, en retraçant les faits et gestes et les sentiments du jeune leader islamiste Abdel Karim Konaté. Il parvient presque à nous le rendre humain, le montrant fasciné par la beauté des yeux du jeune Ismaila, beauté qu'il retrouve dans le regard de la mère de ce dernier, Ndey Joor Camara. Mais il n'y a pas de place dans ce roman sombre pour une romance d'amour...

La fin du livre, toutefois, évoque à demi-mot une possible victoire sur les islamistes, qui viendrait non pas de l'intérieur

mais de l'extérieur, par la décision des forces occidentales de lancer une opération militaire pour libérer le Nord du pays. Mais il ajoute que ces dernières ne se montrent pas très pressées de le faire...

Quatre ans plus tard, en 2018, dans *De purs hommes* (éditions Philippe Rey), Mohamed Mbougar Sarr aborde le sujet de l'homosexualité en Afrique. Il dépeint une société gangrenée par l'homophobie, due à l'obscurantisme imposé par les islamistes. Ce roman, touchant et délicat, bien qu'il soit bâti autour d'un fait-divers sordide, et réel (l'exhumation, par une foule d'hommes en furie, du corps d'un homme soupçonné d'avoir été homosexuel) lui vaudra d'ailleurs des critiques adressées par la frange la plus conservatrice de la société au Sénégal.

Ces romans s'inscrivent dans la veine sociale qu'alimentent des auteurs talentueux de pays du Sud, comme l'Indien Aravind Adiga, qui, avec *Le dernier homme de la tour*, paru en 2011, décrit avec beaucoup de vérité sociologique la vie dans la mégapole de Mumbai (Bombay) et les manœuvres des promoteurs pour chasser les habitants des vieilles tours afin

## NOTES DE LECTURE

de les raser pour construire des immeubles de luxe, ou l'écrivain chinois Qiu Xiaolong qui met en scène, avec sa série de romans policiers, l'inspecteur Chen, amateur de gastronomie dans une Chine contemporaine en proie à la corruption et à des profondes mutations sociales et culturelles. La littérature, lorsqu'elle est ainsi proche du réel, a une force évocatrice qui lui permet d'avoir un caractère sociologique avéré, comme on le retrouve aussi dans les œuvres du romancier grec Pétros Márkaris, qui dépeignent les pérégrinations du commissaire Charitos dans une Grèce en proie à une criante crise sociale.

CHLOÉ MAUREL